

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Tandis que le mouvement régnait dans la chambre de Claudine, un calme souverain s'étendait dans la petite pièce de la paralytique. Enfin on cessa d'apporter des roses, de clouer des rideaux blancs, le reposoir se trouvait complet, et Joseph Lepic put se dire qu'il venait, dans son amitié pour la famille Tournil, de réaliser une merveille.

Claudine l'appela du geste.

— Mon bon Joseph, dit-elle, vous avez créé ici un coin du paradis, je demanderai à Dieu le bonheur de ma sœur et le vôtre.

Louise baissa les yeux sur sa couture, tandis que le jeune homme regardait la petite malade avec une expression de gratitude.

Vincent ne retourna pas au jardin. Tous les membres de la famille se groupèrent autour de Claudine, celle-ci se fit apporter tout ce qu'elle possédait. Pauvres trésors, en vérité ! quelques images, un chapelet, une croix d'argent, des ciseaux d'acier et un livre de prières. Elle distribua ses souvenirs, tranquillement, adressant à chacun une parole affectueuse, s'efforçant de bannir la tristesse de ses adieux suprêmes.

— Pierre, dit-elle, ce chapelet sera pour Cyprienne, je sais d'avance qu'elle est ma sœur.

Chacun avait reçu son présent ; sur le lit restait encore le livre de prières. Claudine hésita visiblement. Un combat se livrait en elle. Enfin, le doux ange du pardon murmura quelques mots à son oreille, elle inclina le front, en signe d'obéissance, prit le volume et appela Néra.

— Tu prieras pour moi dans ce livre, dit-elle.

— Ah ! Claudine ! s'écria la Tzigane, tu ne me détestes donc plus ?

— Si je n'ai pu te chérir assez, dit-elle, pardonne-le-moi... L'absent a pris trop de place dans ma vie, et Dieu m'en punit.

De tous ceux qui restaient près du lit de la malade, ce n'étaient ni François, ni Pierre, ni Louise, ni Marie qui souffraient davantage. Les regrets de Julien, les larmes de Vincent et celles de Nichette n'étaient rien à côté de la douleur de Georges.

Celui-ci s'attribuait la mort de Claudine. Ou plutôt il ne s'en accusait point, mais il se rendait compte du sentiment de la mourante répercuté dans toutes les autres âmes. On l'accusait implicitement. S'il eût veillé sur Claudine, Claudine n'eût pas été volé.

Depuis le jour de ce malheur, le pauvre enfant vivait face à face avec cette idée désolante, voyant un reproche dans tous les regards, trouvant dans chaque mot une allusion amère.

L'ombre de Claudine se dressait entre lui et les autres. Il restait en dehors du cercle intime, supporté, non pas aimé.

Nul n'aurait pu dire combien de larmes avait versées l'enfant, quelles prières ardentes s'étaient échappées de son cœur, implorant un miracle au prix de sa vie, cette vie décolorée qu'il considérait à l'avance comme perdue.

Tant que Claudine parut seulement souffrante, il put être possible à Georges de garder un peu de courage ; mais à mesure qu'elle s'affaiblit, il sentit, lui aussi, ses forces l'abandonner.

L'arrêt du médecin parut à Georges sa propre condamnation. Ce ne serait plus seulement la perte de Claudine qu'on lui reprocherait, mais la mort de la jumelle, de cette blanche et mignonne créature que le frère absent attirait dans la tombe.

On n'aurait plus pour lui que des regards de haine, et si ses frères ou ses sœurs tentaient de dissimuler leurs sombres pensées, il les devinerait au fond de leur âme, et chacune d'elles le torturerait comme si un nid de vipères sifflaient dans son sein.

Le trépas de Claudine ne sonnerait-il point son propre glas ?

Aurait-il le courage de vivre, après qu'on l'aurait portée au cimetière... Il n'avait point eu encore son legs suprême.

Cependant Claudine tournait à son doigt amaigri une bague d'argent qui ne l'avait jamais quittée. Avec effort elle prit la main de Georges afin d'y passer l'anneau ; mais ses forces la trahirent, la bague roula sur le sol, et il devint impossible de la retrouver.

On veilla tard. Quand Louise eut attaché les derniers rubans de la toilette virginale, et que Marie acheva l'ourlet du voile de tulle, onze heures sonnaient à la grande horloge.

Les yeux de Catherine se levèrent vers ce meuble antique.

Le même petit coucou de sapin venait de sortir et de crier d'une voix enrouée, comme il faisait depuis plus de quarante ans.

Il avait sonné les heures de joie de la vie de Catherine, quand elle entra au bras de son nouvel époux dans la maison du garde.

Elle avait sonné la naissance de dix enfants, sa couronne d'orgueil, ces enfants dont Jean Tournil accueillait la venue par des paroles de bénédiction. Mais aussi durant la nuit où Catherine attendait vainement le garde-chasse, elle sonna onze fois, et chacun de ces coups atteignit au cœur la femme et la mère. Et maintenant le coucou chantait de nouveau, et l'agonie de Claudine était proche ; et le lendemain, peut-être en même temps que s'envolerait le dernier soupir de Claudine, le petit oiseau de bois chanterait de sa même voix, sans se douter qu'on lui répondrait par des sanglots.

La famille se couche. Dort-elle ? La mère étouffe ses larmes, les garçons se sentent le cœur brisé. Georges regarde l'avenir d'un œil sombre, l'œil d'un homme, et non plus d'un enfant.

Nichette et la paralytique reposent seules paisiblement.

La première rêve que sa chambre s'emplit d'anges au vol rapide, aux ailes éclatantes. Les uns portent des fleurs dans des corbeilles, les autres agitent des encensoirs, les plus petits, des angelots dont on ne voit que le visage souriant et les ailes unies, s'agitent d'un mouvement semblable à celui des abeilles. Le plus grave tient un livre, et y inscrit des lignes que Nichette ne peut pas lire d'abord ; mais bientôt sur la page blanche, surgit en or pur et en carmin la figure d'un pélican céleste, ouvrant son sein devant le bec avide des petits. Et les voix des anges murmurent

— Pureté ! charité ! pardon !

La paralytique fait un autre rêve :

Elle descend une haute montagne abrupte et rocheuse ; ses pieds sont déchirés par les ronces et par les cailloux ; mais sans songer au martyre qu'elle endure, elle va plus vite, toujours plus vite, poussée par l'avertissement impérieux de son cœur. Tout à coup, elle s'aperçoit qu'elle n'est pas seule. Une figure majestueuse, vêtue d'une robe de laine rosée et enveloppée d'un simple manteau bleu, descend en même temps qu'elle. Madeleine ne saurait voir son visage caché par les plis du manteau ; mais elle sent, à côté de cette figure dont elle devina la beauté souveraine et l'angélique bonté, une consolation qui s'infiltrait au fond de son âme. Quelque chose qui n'est point une voix et qui semble plus qu'une pensée, lui révèle que cette femme voilée souffre de sa douleur, et qu'elle porte au cœur une plaie. C'est une mère comme elle. Une mère martyrisée, regardant le ciel pour conserver la force d'endurer sa passion.

Et la marche de Madeleine s'accélère, son sang tache la route, elle va toujours, toujours...

Au loin, elle aperçoit deux formes indistinctes ; que voit Madeleine ? Le Christ dans sa robe rouge, la croix à l'épaule, couronné d'épines, défiguré, défaillant... Et la figure au manteau bleu, sans rien perdre de la majesté de ses mouvements, descend plus vite, plus vite.

Mais l'autre ? Qui est l'autre ? un misérable couvert de haillons, à la barbe inculte, aux cheveux embroussaillés dérobant la vue du visage.

Il s'avance avec peine, et semble parfois tenté de se précipiter du haut des rocs dans un abîme invisible... Mais alors un regard du Christ, regard dont le misérable ne croise pas le divin éclair, mais dont il sent au fond de lui-même la chaleur et la lumière, lui rend la force, non pas de marcher, mais de se traîner sur le chemin...

Les deux femmes sont près, maintenant, bien près des voyageurs... La grande figure drapée de bleu lève son manteau d'azur, dont un pan lui sert de voile et, les bas tendus vers le Christ, elle tombe à genoux.

— Marie ! dit Madeleine.

Marie essuie le divin visage, elle se répand en paroles de pitié, d'amour et d'adoration, puis, désignant l'homme qui vient de tomber sur la poudre du sentier, incapable de faire un pas de plus :

— Cette âme ! dit-elle au Christ, donnez-moi cette âme.

Le Sauveur ne répond pas.

— O mon fils ! reprend Marie, la femme qui marche à mes côtés fut aussi une mère martyre ; durant de longues heures, courbée sur le pavé des églises, elle a prié devant les images qui vous représentent couché sur mes genoux, mort et livide... cette âme, donnez-moi cette âme !

Et le Sauveur ne répond toujours pas.

— Alors Marie effleure de ses mains tremblantes la couronne aiguë, les plaies saignantes, et sa voix, dont la supplication se fond dans les larmes, ajoute :

— Il expiera ! Sa mère ne peut avoir souffert et prié en vain ! c'est le larron pénitent, c'est le meurtrier qui veut racheter son crime. Une goutte de votre sang le peut laver, laissez-moi la lui mettre au front comme un baptême.

Marie approche un de ses doigts rougis dans la pourpre vive du sang divin, du front de l'homme étendu sur la route, et dont Madeleine jusque-là n'avait pu voir le visage, et soudain cette figure s'éclaircit, ces yeux se tournent vers le Christ et Madeleine s'écrie :

— Mathieu ! mon fils !

RAOUL DE NAVERY

A suivre